

L'ŒUVRE ET SES CONTEXTES

I. UNE VIE DANS LE SIÈCLE¹

Un langage de destin ne peut être réduit à un langage de biographie traditionnelle, mais je ne suis pas assuré qu'il défie toute analyse².

Si l'on en croit Gaétan Picon, André Malraux « semble n'avoir pas d'autre sujet que sa propre vie, et qu'il lui faille vivre avant d'écrire, et pour écrire³ ». Si les romans viennent de l'expérience de la vie, André Malraux, par contre, ne parle que très rarement de sa vie en dehors de ses romans et il n'aime guère s'étendre sur des confidences autobiographiques. Pourtant sa vie a une grande influence, un grand impact sur son écriture, la relation de l'œuvre au vécu personnel est évidente. Comme le dit Gaétan Picon : « A l'origine de chacun de ses livres, on sait qu'il y a un compte réglé avec la vie⁴ » et cela même si Malraux n'évoque pas toujours ce qu'il a vraiment vécu mais ce qu'il n'a fait que voir et effleurer. C'est pourquoi, malgré les réticences de Malraux à parler de sa vie personnelle, il nous semble que nous pouvons faire un détour par quelques éléments biographiques qui nous paraissent importants.

Malraux est né à Paris en novembre 1901. Depuis des générations les Malraux étaient établis à Dunkerque. Socialement, ils se situaient dans une petite bourgeoisie d'artisans marins et parlaient le dialecte flamand.

1. L'expression « une vie dans le siècle » est empruntée à Jean Lacouture. Pour l'élaboration de ce chapitre, nous nous appuyons en effet sur trois textes :

– Jean Lacouture, *André Malraux, Une Vie dans le Siècle*, Seuil, 1973 ;

– Michel Cazenave, « L'aventure d'une vie », *Magazine littéraire* n° 234, octobre 1986 ;

– Gaétan Picon, *Malraux, Écrivains de toujours*, Seuil, 1988.

Pour tout détail, il sera souhaitable de s'y reporter.

2. Cité par Gaétan Picon, *Malraux*, Seuil, *Écrivains de toujours*, 1953, p. 26.

3. *Ibid.*, p. 14.

4. *Ibid.*, p. 11.

A. Les parents : la séparation

Fernand Malraux et Berthe Lamy se séparent en 1905 alors qu'André Malraux a quatre ans. Deux demi-frères : Roland et Claude naîtront d'un second mariage de Fernand Malraux avec une demoiselle Godard.

Le père

C'est un bel homme plein d'entrain, représentant en France d'une banque américaine. Il est mêlé au monde de la bourse et il a été officier de chars en 1917-1918. L'image du père marque sans doute Malraux de manière assez forte sur le plan imaginaire. Dans ses romans nous trouvons le thème du prédécesseur ou de l'intercesseur, thème que l'on trouve depuis l'origine de l'œuvre jusqu'aux *Noyers de l'Altenburg* avec l'histoire du fils repassant sur les traces de son père :

A quel point je retrouve mon père, depuis que certains instants de sa vie semblent préfigurer la mienne !... Il n'était pas beaucoup plus vieux que moi lorsqu'a commencé de s'imposer à lui ce mystère de l'homme qui m'obsède aujourd'hui.

Le père de Malraux se suicide en 1930. André Malraux, dans ses entretiens avec Frédéric J. Grover¹, déclare à propos du suicide de Drieu La Rochelle :

Vous savez que mon père et mon grand-père se sont suicidés. J'ai donc été amené à réfléchir beaucoup au suicide [...]. Au fond, quand un homme n'a pas de foi religieuse et qu'il a du courage physique, il peut facilement se tuer.

Il n'est pas un seul roman, écrit Gaétan Picon, dont soit absent le thème de la paternité et plus particulièrement de la paternité spirituelle. A la paternité spirituelle (Tchen et Gisors) répond la paternité selon la chair qui est aussi une paternité morale (Kyo et Gisors, Vincent Berger et le narrateur de *l'Altenburg*). « Ce discours est le discours de mon père » écrit Kyo en marge d'un des discours de Gisors. Et le narrateur des *Noyers* : « Ayant un père, j'étais heureux — et parfois fier — que ce fût lui. »

La mère

Grande et mince, assez belle. Après son divorce, elle se retire chez sa mère, une italienne qui est épicière. Elle vivra ainsi dans la banlieue, à

1. Frédéric J. Grover, *Six entretiens avec André Malraux sur des écrivains de son temps*, idées, Gallimard, 1978.

Bondy. André Malraux est élevé par trois femmes, sa mère, sa tante et sa grand-mère. Petit banlieusard, fils de divorcés, on l'appelait « le fils de l'épicière ». Il est possible qu'il ait ressenti dans son enfance, du fait de ce contexte, le sentiment de l'humiliation.

B. L'enfance détestée

Presque tous les écrivains que je connais aiment leur enfance,
je déteste la mienne.

C'est une des premières phrases des *Antimémoires*. André Malraux dira aussi dans une interview avec Emmanuel D'Astier :

Je n'aime pas ma jeunesse. La jeunesse est un sentiment qui
vous tire en arrière. Je n'ai pas eu d'enfance...

C. La guerre

André Malraux va vivre la guerre à 13 ans comme un spectacle fabuleux qui est là tout proche (la Marne n'est pas très loin), un climat de grandes vacances, un vent cinglant d'aube, une brusque échappée de l'imaginaire vers des seuils aventureux et barbares dont on peut tout attendre, une rumeur d'histoire sur fond de libertés. Il sera, comme toute sa génération, marqué par l'écroulement d'un monde.

Il est né [nous dit Jean Lacouture], à la conscience au moment où s'achevait la plus absurde et — jusqu'alors — la plus sanglante des guerres, où la société européenne se retrouvait face à ses charniers¹...

D. Les études

En octobre 1906, il est inscrit à l'école de Bondy, rue Saint Denis, institution privée d'un niveau modeste où il aura pour condisciple Louis Chevasson. Il entre à l'école primaire supérieure de la Rue de Turbigo qui deviendra le lycée Turgot à la fin de la guerre. Conjointement, sa mère l'inscrit chez une répétitrice, Mlle Thouvenin. André Malraux bientôt dégoûté des cours verbeux que l'on dispense Rue de Turbigo tentera en 1918 de s'inscrire au Lycée Condorcet mais il n'y sera pas admis et renoncera, en même temps, à passer le baccalauréat.

1. Jean Lacouture, *André Malraux, une vie dans le siècle*, Seuil, 1973, p. 15.

E. Les Valeurs à 20 ans¹

Entre dix-huit et vingt ans, la vie est comme un marché où l'on achète des valeurs, non avec de l'argent, mais avec des actes. La plupart des hommes n'achètent rien².

Malraux, lui, cherchera à s'insérer dans l'univers des artistes et des écrivains. Il connaît Max Jacob, il rend visite à François Mauriac qui le décrira ainsi :

Ce petit rapace hérissé à l'œil magnifique venait se poser au bord de ma table, sous ma lampe.

Malraux est également **un connaisseur de livres**, il s'est fait une culture d'encyclopédiste fureteur et de comparatiste. Il fréquente les théâtres, les musées, les cinémas et les bouquinistes. Il brille bientôt par **l'étendue de son érudition**. A la fin de 1917, il devient chineur pour René-Louis Doyon, libraire et éditeur de livres rares. Il approvisionne en raretés cette librairie, puis il devient directeur littéraire des Éditions du Sagittaire où il publiera des textes de Baudelaire, de Reverdy, de Max Jacob, de Sade.

En 1920, il écrit des articles qui paraissent dans la *Revue de la Connaissance* puis dans la *Revue Action : Cahiers individualistes de Philosophie et d'Art*.

En 1921, le célèbre marchand de tableaux et éditeur Kahnweiler, théoricien du cubisme, publie le premier ouvrage d'André Malraux, qui sera illustré par Fernand Léger : « J'ai écrit *Lunes en papier* à 20 ans. Une gloire de café » dira d'ailleurs Malraux.

Malraux ne prétend donc pas avoir encore trouvé sa véritable écriture :

A 20 ans nous subissons des influences esthétiques — la plus importante était celle d'Apollinaire, dont Max Jacob assurait en quelque sorte le relais.

Mais déjà il discerne les points cruciaux de ce qui fera son esthétique, ainsi parachève-t-il sa culture artistique à l'École du Louvre et sa culture comparatiste à l'École des Langues Orientales. Il écrit dès 1922 :

Nous ne pouvons sentir que *par comparaison* [...] le génie grec sera mieux compris par l'opposition d'une statue grecque à une statue égyptienne ou asiatique.

1. D'après l'expression de Jean Lacouture, *op. cit.*, p. 22.

2. Cité par Lacouture, *op. cit.*, p. 22.

F. Clara Goldschmidt

Il épouse Clara en 1921. Elle a 20 ans. Elle est d'origine allemande et juive. Clara collabore, en tant que traductrice, à la *Revue Action* et c'est ainsi que Malraux a fait sa connaissance.

Les deux jeunes gens mariés ne savent trop comment vivre. Par le commerce du cinéma ? Par l'édition de livres érotiques ? Par la Bourse ?

Finalement, au début de l'été 1923, après des placements malheureux, ils apprennent leur ruine. Deux années de liberté flâneuse s'achèvent sur un désastre financier. André Malraux et Clara se lancent dans l'Aventure.

G. 1923 : l'aventure indochinoise : le temple de Banteai-Srey

A la fin de 1923 avec Clara et son ami Louis Chevasson, Malraux décide de monter une expédition en Indochine avec le projet de détacher et de revendre des bas-reliefs du temple de Banteai-Srey. Malraux, qui est certes poussé par un pressant besoin d'argent mais qui est aussi passionné par l'art Khmer, a la naïveté de demander l'aide de l'École française d'Extrême-Orient dont la mission était précisément de conserver ces œuvres *in situ*. André Malraux détache pourtant sept pierres du temple de Banteai-Srey. L'affaire tourne mal, la police arrête Malraux et Chevasson. Ils sont gardés à vue, puis un jugement intervient qui les condamne à 3 ans de prison ferme. Ils font appel et comparaissent devant la cour de Saïgon. Heureusement, Clara restée libre et rentrée en France a pu amener le parti intellectuel de Gide à Aragon, de Mauriac à Breton... Les aventuriers n'auront qu'un an avec sursis, mais Malraux retirera de son aventure une certaine humiliation ; surtout confronté durant cette période au **visage corrompu du colonialisme**, il va s'orienter vers **l'engagement politique**.

H. 1925 : l'aventure coloniale : Saïgon et la politique

Les épreuves du procès ont dévoilé au jeune écrivain les mécanismes et les injustices de la société coloniale. A l'occasion du procès, il a rencontré l'un des plus courageux adversaires du système colonial : l'avocat radical Paul Monin.

A peine rentré en France, Malraux réunit les moyens de lancer à Saïgon avec Monin un journal anti-colonialiste : *L'Indochine*, dirigé contre les forces de l'administration, de l'argent, de la colonisation rurale.

Ce journal prendra bientôt pour titre : *L'Indochine enchaînée* qui paraîtra jusqu'en février 1926.

Malraux plaide pour l'égalité des droits entre indigènes et citoyens français et pour l'application de l'idéal républicain. C'est, en fait, une tentative d'épauler le nationalisme annamite vers une émancipation sociale, tout en préservant les liens avec la France.

Ces expériences ont eu une grande importance pour Malraux même si l'on peut considérer avec un certain humour la façon dont Malraux se présentait ensuite :

Né à Paris. Chargé de mission archéologique au Cambodge et au Siam par le Ministère des Colonies (1923). Membre de la direction du parti « Jeune Annam » (1924), Commissaire du Kuomintang pour la Cochinchine, puis pour l'Indochine (1924-1925). Délégué à la propagande auprès de la direction du mouvement nationaliste à Canton sous Borodine (1925).

Comme nous l'explique Jean Lacouture, Malraux extrapolera une Chine en fièvre à partir de cette Indochine en désarroi : l'Asie que Malraux emporte avec lui, ce n'est pas la Chine géante accouchant de la Révolution, c'est l'Indochine souffrante et brimée où se trament, sur le mode mineur, tous les complots et mouvements d'où sortiront les bouleversements de 1945.

I. Les trois romans asiatiques

A la source des romans de Malraux, il y a l'aventure sous trois aspects : une aventure imaginaire et romanesque, une autre politique et sociale, une troisième esthétique et métaphysique¹.

1. *Les Conquérants* (1927)

Malraux présente ce livre comme le récit autobiographique d'un acteur de la révolution chinoise, récit soi-disant vécu de l'insurrection cantonaise de 1925. Mais dans ce récit Malraux loue davantage la révolte que la révolution. Il s'attache plus aux vertus humaines que révèle la révolte d'individus, qu'il ne se soucie d'une collectivité et d'une volonté révolutionnaire. Ce livre suscita des passions, des réactions, dont celle célèbre de Trotsky qui se prit au jeu et reprocha même à Malraux des

1. Pierre de Boisdeffre, *André Malraux*, éd. Universitaires, Nouvelle Édition, 1960.

erreurs de tactique dans le mouvement révolutionnaire chinois. « Le monde commence à ressembler à mes livres » déclare alors Malraux.

2. *La Voie royale* (1930, Prix Interallié)

La Voie royale se présente comme une sublimation de l'aventure de 1923. *La Voie royale* est en fait la version héroïque d'une difficile excursion de 45 km à travers la forêt. Malraux est parti, comme Claude Vannec, à la recherche des temples enfouis.

3. *La Condition humaine* (1933, Prix Goncourt)

La Condition humaine se présente comme une fresque vécue de la bataille de Shanghai entre Chang-Kaï-Shek et les communistes. Cette méditation métaphysique à résonances pascaliennes est aussi une **réflexion sur les rapports de l'aventure et de l'action et sur l'organisation d'une volonté révolutionnaire**. Avec *La Condition humaine* Malraux choisit l'épisode complexe de la Révolution chinoise qui concerne le soulèvement de Shanghai fomenté par les communistes et réprimé par Chang-Kaï-Shek. On a pu qualifier son livre de « reportage ». Malraux, en effet, a utilisé des coupures de journaux et quelques notations de reporters comme Andrée Viollis ou Albert Londres. Il a puisé également dans l'abondante littérature communiste traitant de la Révolution chinoise (*Presse de la Ligue Communiste, La Vérité, La Lutte des classes, L'Insurrection armée*) qui fournit nombre de précisions sur les préparatifs et le déroulement de l'insurrection de Shanghai. Comme le souligne Christiane Moatti, les quelques clichés d'actualité chinoise qui ont servi au lancement de l'ouvrage mettent l'accent sur la violence des combats. Traités en montage avec le titre, ils ont encore souligné l'**aspect documentaire** de l'ouvrage. Mais l'auteur ne fut mêlé de près à aucun des événements rapportés. Clara et André Malraux n'ont passé qu'une semaine, vers 1925, en Chine, à Hong-Kong. Comme le remarquent Jean Lacouture et Alain Meyer, en septembre 1931, Shanghai n'a été que l'étape d'un voyage autour du monde organisé par Gallimard, au cours duquel, Malraux, en touriste, ne s'est guère écarté de l'avenue des Deux Républiques. *Les Conquérants* et *La Condition humaine* ont plutôt pour source une action accomplie en Indochine et c'est la ville de Cholon, peuplée essentiellement de chinois, ville jumelle de Shanghai, qui permet à Malraux de transposer son expérience indochinoise en expérience chinoise. L'activité de rédacteur de

L'Indochine à Saigon lui fait suivre de près, en 1925 les incidents de Canton et la grève générale à Hong-Kong. Elle l'a familiarisé avec la situation de la Chine et les mœurs asiatiques. Pourtant dans le Prologue des *Chênes qu'on abat*, Malraux écrit :

[...] ce livre est une interview comme *La Condition humaine* était un reportage, c'est-à-dire pas du tout.

D'ailleurs, comme le souligne si justement Christiane Moatti, *La Condition humaine* nous donne une vision assez irréaliste des révolutionnaires, le lien avec les masses n'est pas intelligible, pas plus que la préparation des actions. Nous sommes dans **une fiction et non un documentaire**. Le décor, c'est bel et bien la Chine des années 20. Et cependant, ce roman se présente bien davantage comme une méditation métaphysique qu'un véritable reportage ! Malraux ne nous donne pas une copie conforme, un fac-similé de la réalité. Il a toujours réagi contre l'esthétique réaliste de la mimésis, de l'imitation. L'art n'a pas à copier le monde mais à le recréer : « Si les écrivains sont des ingénieurs de l'âme, n'oubliez pas que la plus haute fonction d'un ingénieur est d'inventer ». Nous lisons non pas un traité de stratégie révolutionnaire mais la traduction légendaire d'une révolution qui baigne dans une atmosphère d'agrandissement épique et lyrique. Comme le dit Régis Debray (*Éloges*) :

On ne peut pas faire rêver les hommes sur la Révolution de la même façon qu'on fait la Révolution. Si *Les Conquérants* ou *La Condition humaine* avaient véritablement été des chroniques romancées ou des analyses dramatisées de la Révolution chinoise, il y a belle lurette qu'ils auraient sombré dans l'oubli des archives et les oubliettes du mouvement ouvrier.

Malraux est moins soucieux de nous décrire des milieux, des caractères, que d'expérimenter **les attitudes éthiques ou métaphysiques de l'homme ouvert à un monde nouveau**. Le rôle de l'artiste n'est pas d'étudier la psychologie des individus mais de faire passer une certaine prédication sur le sens de la vie :

Le grand artiste tire son personnage de ses découvertes. Sa psychologie, c'est une introspection au service d'une prédication [...]. Ce livre est fondamentalement le livre du drame de la conscience. Là dessus porte ma méditation, d'une façon presque obsessionnelle.